



CLASSIQUES
GARNIER

SMETS (Paul-Francis), WEYEMBERGH (Maurice), « Comptes rendus. *Camus et le premier "Combat" 1944-1947. Colloque de Paris-Nanterre* / J. Hermet, *À la rencontre d'Albert Camus. Le dur chemin de la liberté* », in GAY-CROSIER (Raymond) (dir.), *La Revue des lettres modernes. Textes, intertextes, contextes autour de La Chute*

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-16838-6.p.0257](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-16838-6.p.0257)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1993. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

Camus et le premier "Combat" 1944-1947. Colloque de Paris-Nanterre. GUÉRIN, Jeanyves ed.. Nanterre, Éditions de l'Espace Européen Érasme, 1990. 145 p.

Comme le titre l'indique, l'ouvrage est consacré au journal *Combat*, de sa création, dans la clandestinité, en 1944 à 1947, date à laquelle Camus quitte définitivement sa rédaction. Il comprend un bref avertissement, neuf études, deux tables rondes, et une très brève conclusion. Les deux premières contributions, « *Combat* et la presse de la Libération », par Marc Martin, et « Le Premier *Combat* ou l'aventure d'un intellectuel collectif », par J. Guérin, replacent le journal dans la presse de l'époque. Martin retrace l'histoire du journal, son succès initial et son fléchissement ultérieur, et souligne son originalité et sa diversité. La place réservée à l'éditorial, à la revue de presse, aux commentaires qui dépassent la simple information contribuent à en faire un journal d'analyse et d'idées. La rédaction n'a jamais été monolithique et ses membres ont toujours joui d'une grande indépendance. La guerre y est évidemment thématifiée; en politique intérieure, l'épuration, la rénovation de la vie publique par le renouvellement des élites et la réduction de la place des partis politiques occupent une place de choix. Si le journal ne pratique pas l'anticommunisme, il garde néanmoins son indépendance à l'égard du P.C.. Économiquement, il donne la préférence à la planification de l'économie capitaliste : la justice sociale l'emporte sur la révolution sociale. *Combat* conçoit sa tâche comme un magistère moral et se veut un journalisme critique et de questionnement. Reste que, malgré ses qualités culturelles et intellectuelles, il souffre par rapport à certains de ses concurrents, et notamment par rapport au *Monde*, d'un manque de sources d'information; son incroyance aussi le dessert aux yeux du public.

L'étude de Guérin, la plus longue du recueil, vise et réussit à broser un tableau du rôle culturel du journal. La jeunesse de l'équipe et l'expérience de la rupture qui accompagne la Libération et la victoire font de sa création un moment exceptionnel; le libéralisme intellectuel de Pia permet de rassembler un collectif brillant et divers. L'auteur retrace l'évolution politique du journal, l'abandon progressif de l'idéal maximaliste de la révolution : le rôle de Camus, d'Albert Ollivier et de R. Aron, le caractère antitotalitaire de l'entreprise sont soulignés. Entre le compagnonnage avec le P.C. et l'option atlantiste, l'itinéraire des antitotalitaires est semé d'embûches. L'essentiel de l'étude est néanmoins consacrée aux choix culturels du journal : sont envisagés le rôle de sa critique artistique et sa clairvoyance (la place de M. Nadeau y est grande), la conception de l'art et de l'artiste (« *ni tour d'ivoire ni embrigadement* » (p.33)), la responsabilité des

intellectuels (les procès), les écrits des journalistes de la rédaction, le rôle des exemples que sont Malraux, Gide et Bernanos, les rapports avec Gallimard, avec les *Temps modernes*, avec d'autres journaux ou d'autres écrivains et critiques (J. Benda y est mis à mal), la critique théâtrale, la réception des œuvres de Kafka, de Sartre (la place réservée à la philosophie est très réduite en général). Touffue et très documentée, l'étude de Guérin offre une vue très complète des activités du journal et conclut que l'échec de ce dernier est peut-être dû au fait qu'il a été un laboratoire : beaucoup de ses collaborateurs n'y sont pas restés très longtemps, mais ils ont pu développer ailleurs ce qu'ils y avaient essayé et appris.

Suit une Table ronde à laquelle ont participé d'anciens journalistes de *Combat*, notamment Jacqueline Bernard, Pierre Kaufmann, Albert Palle, Bernard Voyenne ; ils y confrontent leurs souvenirs avec les analyses qu'en ont données Martin et Guérin. P. Kaufmann notamment considère que l'information de *Combat* était au moins aussi bonne que celle du *Monde* (pp. 47-8).

Les deux contributions suivantes, « *Combat* et les enjeux de l'Indochine (1945-1947) », par Guy Basset et Patrick Gallaud, et « *Combat*, Staline et la Pologne », par Jeannine Verdès-Leroux, analysent la position du journal à l'égard de problèmes politiques spécifiques. La première contribution met l'accent sur le rôle considérable qu'a joué le colonel Bernard, spécialiste de la question et père de Jacqueline Bernard, une des responsables de *Combat*, dans la mise au point de la position du journal à l'égard de la politique française en Indochine. Les auteurs qualifient cette position de « protestation humaniste » contre le système colonial. Quant à l'attitude du journal à l'égard de la Pologne, du conflit entre l'Armée de l'Intérieur et de ses représentants à Londres d'une part et la volonté communiste de se soumettre le pays de l'autre, elle est RÉTROSPECTIVEMENT décevante : le journal partage le phillosoviétisme propre à l'époque (Staline est le vainqueur de Stalingrad et a par là rendu la victoire des Alliés possible) et ne voit pas que le Petit Père des peuples y utilise ses méthodes habituelles. L'Armée de l'Intérieur est perçue comme autoritaire et liée aux excès de l'avant-guerre et ses résistants à l'emprise communiste comme plutôt fascinants. Les informations, souvent précises, laissent néanmoins sans commentaire ce qu'elles impliquent : *Combat* a, sur ce point, partagé les illusions de son époque.

Suit une seconde Table ronde, à laquelle se sont joints, en sus des participants à la première, Jean-Jacques Becker, Jean Bloch-Michel, Jean-Pierre Rioux et plusieurs orateurs du colloque. L'atmosphère de l'époque y est évoquée, notamment le phillosoviétisme ambiant, et des précisions sont apportées sur certains aspects de l'organisation du

journal. L'attitude du colonel Bernard à l'égard de l'Indochine est comparée à celle de Camus à l'égard de l'Algérie, et la lecture donnée par Verdès-Leroux de la position de *Combat* à l'égard de la Pologne confirmée.

Avec les deux articles suivants, « Camus journaliste et écrivain au temps de *Combat* », par Jacqueline Lévi-Valensi, et « Camus, éditorialiste de *Combat* : « De la Résistance à la Révolution »? », par Paul Viallaneix, Camus vient à l'avant-plan : l'accent est mis sur ce qui peut lier le travail du journaliste à celui de l'écrivain. J. Lévi-Valensi s'attache à montrer par une série d'exemples très suggestifs la « *circulation de sens, d'images, de mots, de questions et de réponses* » (p. 86) entre ces deux plans. Sont abordés successivement « *la relation entre la réflexion morale ou philosophique et le commentaire de l'actualité* » (p. 89) ; l'« *image de la presse et des journalistes que propose l'œuvre* » (p. 91) ; « *la relation entre la pensée politique exprimée, jour après jour, dans les articles de "Combat", et les principes de la création camusienne* » (p. 96). Le dernier point me paraît particulièrement intéressant : l'auteur y envisage successivement le problème du langage (l'exigence camusienne d'un langage clair et vrai à tous les niveaux rend-il difficile la « transfiguration du réel », que requiert la fiction ? la polysémie des symboles s'oppose-t-elle à cette exigence ?) et celui du lien entre l'« utopie relative » que prônent les articles du journaliste et la « mythologie du possible » qui inspire l'œuvre.

Viallaneix analyse l'aspect littéraire de la production journalistique de Camus en replaçant celle-ci dans le contexte de l'œuvre de fiction. Il y envisage successivement le « nous » auquel les éditoriaux se tiennent, à quelques très rares exceptions près, et le met en rapport avec le passage de la tentation individualiste du *Mythe de Sisyphe* à la dimension collective de *Remarque sur la révolte* ou de *La Peste*. Le lyrisme n'est pas absent des éditoriaux mais il est maîtrisé la plupart du temps ; l'ironie donne la distance qui sied à la réflexion, de même que la sobriété du vocabulaire et le classicisme du style correspondent au magistère moral. Camus impose à ses éditoriaux une espèce de rigueur dramatique : ils seraient bâtis sur un scénario « *que développerait un simple monologue* » (p. 106). L'auteur souligne enfin qu'avec les premiers éditoriaux de 1944 Camus se laisse pour une fois gagner, sous l'influence du désastre de 1940 et de la victoire prochaine, à l'« illusion lyrique » de la révolution.

Les trois études qui terminent le volume, « *Ni victimes ni bourreaux : continuité ou rupture ?* », par Maurice Weyembergh, « Histoire et utopie dans *Ni victimes ni bourreaux* », par Joël Roman, et « Camus, la politique et les fondements de la morale », par Alfred Grosser, sont consacrées à la réflexion politique de Camus. La première met l'accent

sur les ruptures ou les glissements qui s'opèrent dans la pensée politique camusienne du *Mythe de Sisyphe* à *Lettres à un ami allemand* et à *Ni victimes ni bourreaux*. Est soulignée la proximité de la réflexion camusienne qui utilise des concepts comme *insurrection, révolte, révolution, fondation*, avec certains aspects de la pensée politique de Hannah Arendt (*libération, rebellion, revolution, foundation*) : le rôle de la mémoire, à laquelle Camus recourt constamment, est tout aussi présent chez Arendt. Le rapport de la morale et de la politique chez Camus est thématiqué.

Roman reconnaît que, sur le plan des faits, l'histoire a donné raison à l'« utopie relative » de Camus. Il s'interroge cependant sur la stratégie argumentative utilisée dans *Ni victimes ni bourreaux* et constate qu'elle donne lieu à un paradoxe : *contre l'utopie totale*, communiste ou capitaliste, Camus invoque l'histoire et les faits (le développement de l'armement rend la révolution impossible : la guerre qu'elle déclencherait détruirait ce qu'elle prétend réaliser). *Contre l'histoire* Camus invoque son utopie relative, laquelle constitue pourtant une contradiction dans les termes : où chercher, dès lors que l'on a récusé le marxisme et sa prétention à ouvrir des possibles par les perspectives que nous donne sa philosophie de l'histoire et dès lors que l'on a récusé la philosophie de l'histoire, des critères, sinon en dehors de l'histoire ? En mettant ce paradoxe en lumière, Roman entend souligner que Merleau-Ponty, que Camus a critiqué dans *Ni victimes ni bourreaux*, a mieux entrevu la difficulté philosophique, même s'il s'est leurré dans *Humanisme et terreur* sur les capacités de la philosophie de l'histoire communiste à ouvrir de tels possibles : Camus se verrait réduit à ce que le philosophe a appelé « *la pensée de survol* », laquelle « *condamne à l'abstraction et à l'impuissance* » (p. 130).

Enfin, l'étude de Grosser, qui reconnaît les mérites de Camus et déclare prendre parti pour ce dernier contre Sartre (p. 139), critique néanmoins sa pensée politique. Au sujet de l'épuration, par exemple, Grosser rejette ce propos de l'écrivain dans une lettre à Jean Grenier : Camus se dit du côté de l'accusé qu'il fait pourtant coupable, parce que « *dans tout coupable, il y a une part d'innocence* » (p. 137). Grosser invoque, contre cette attitude — il peut comprendre la révolte que suscite tout jugement définitif —, la nécessité de certaines condamnations au nom des victimes, de la rééducation des coupables et de l'instauration d'un nouveau système politique. La critique majeure que Grosser adresse à Camus est cependant autre : il lui reproche de donner dans le tragique et de maintenir quelque chose de l'absolu de ceux qui croient en Dieu ; la critique vise donc la révolte métaphysique qui animerait l'écrivain et lui conférerait une certaine parenté avec les croyants : la mort d'un enfant est insupportable en effet, mais en

quoi justifie-t-elle une révolte contre la création? Y a-t-il une création? Peut-on se révolter contre un univers sans destin? Grosser fait sienne la philosophie de Luce dans *Jean Barois* (il reproche d'ailleurs à Camus de ne pas comprendre le personnage de Roger Martin du Gard) : la vérité ne met pas nécessairement en question le bonheur, et la souffrance des hommes n'est pas incompatible avec le bonheur, car œuvrer pour diminuer cette souffrance et pour que les enfants ne meurent plus est aussi une source de joie. J'avoue être surpris par les conclusions auxquelles ce reproche aboutit : il me semble que Rieux dans *La Peste* n'ignore pas la joie ou le bonheur tranquille qui résulte de son travail.

Riche en informations sur une période à la fois difficile et exaltante, l'ouvrage fait le point sur le rôle du premier *Combat* et sur la production journalistique de Camus à cette époque. Il parvient, dans un espace assez court, à réunir les propos de quelques participants à l'entreprise, à replacer le journal dans l'ensemble de la presse de l'époque, à analyser son rôle culturel, à marquer le lien dans l'œuvre camusienne entre le journalisme et la fiction, et à donner une image de la grandeur et de la générosité de la pensée politique de l'écrivain sans négliger pour autant les difficultés auxquelles elle se heurte.

Maurice WEYEMBERGH

HERMET, Joseph. *À la rencontre d'Albert Camus. Le dur chemin de la liberté*. Paris, Beauchesne, publié avec le concours du Centre National des Lettres, 1990. 221 p.

Ce livre n'est pas la première contribution de Joseph Hermet à la bibliographie de Camus en langue française ; sa thèse de doctorat présentée en Sorbonne en 1972 et *Albert Camus et le christianisme*, édité en 1976 (aussi chez Beauchesne) avec une préface de Jean-Marie Domenach, l'ont précédé.

Ici, Hermet veut donner des « *clefs de lecture* » (p.5) à ceux qui, toujours nombreux, abordent l'œuvre et la pensée du Prix Nobel 1957. L'auteur articule sa démarche autour de l'évolution constante du « projet » de Camus : « [...] *donner une raison de vivre et une règle d'action à l'homme privé de la grâce* » (p.22). Tout est temporaire chez l'auteur de *L'Étranger*, l'arrêt d'un moment donné, déjà en devenir, déjà antinomique ou presque d'une autre lumière, proche d'un accent différent, jamais prisonnier d'un système, loin de toutes les idéologies que Camus qualifie de « *courtes certitudes* » (p.80). L'écrivain est plus moraliste que philosophe, humble et ironique, fidèle à l'expérience, libre examinateur.

Trois parties se partagent l'ouvrage de Joseph Hermet qui montre bien les hésitations et les nuances de Camus, ses oscillations, ses contradictions et ses balancements : les fêtes de la terre, le pays de l'ombre et l'arche d'alliance. Dans la Première partie (pp. 25–63), sonne d'abord l'heure de l'innocence : c'est le temps de *Noces* et de l'harmonie et de l'identification avec l'univers jusqu'au panthéisme naturaliste rappelant *Les Îles* de Jean Grenier, qui eurent tant d'importance pour l'étudiant algérois. Vient ensuite l'heure plus active du plaisir qui succède à la contemplation cosmique : de la « *religiosité païenne* » de celui qui a le sens du sacré mais ne croit pas à la vie future, on passe « à la *religiosité sauvage* » (p. 53) de celui pour qui « *la mort ne fait qu'exaspérer l'ambition de vivre intensément* » (p. 55). Mais pour que l'existence ne soit pas empoisonnée et paralysée, il faut évacuer cette peur, maîtriser les sens et la chair par une ascèse qui permet, après la jouissance, de commuer au monde, de renaître aux autres et de continuer son œuvre.

La Deuxième partie (pp. 65–112) s'ouvre avec l'heure de la conscience devant les problèmes fondamentaux de l'existence. C'est l'exercice difficile d'une lucidité permanente devant « *l'envers et l'endroit* » des choses. L'amertume n'est pas loin, en tout cas la nostalgie, comme elle apparaîtra dans *L'Été* et dans *La Chute*. La vigilance et le doute sont créateurs ; l'inconscience est aliénation. Mais la connaissance confirme le sentiment de l'absurde qui s'est éveillé devant les « *sanglantes mathématiques de la mort* » (p. 81). Toutefois, loin de Sartre, Camus réserve « *la notion d'absurde à l'écart qui se creuse entre la recherche avide de l'esprit humain, assoiffé de comprendre, et le silence impénétrable que le monde lui oppose* » (p. 85).

Et Camus d'examiner comment dénouer le tragique de l'existence : le refuge ne se situe ni dans le suicide ni dans l'éternel. Il faut « *un certain poids de vie* », réclame déjà Camus dans *Noces* (II, 63), il faut refuser de s'humilier et revendiquer la liberté d'esprit et d'action qui permet la multiplication des expériences, le rejet des habitudes ou des comforts où l'on s'installe.

À l'heure du défi, Camus plaide pour une éthique de la quantité, pour une « *frénésie de l'action* » (p. 101) comme la définira Jean Grenier en 1970. L'homme antithéiste assume son destin, au mépris des idoles. La solitude de Sisyphe, malheureusement, son championnat d'individualisme, peuvent déboucher sur la difficulté de communication et sur le silence des hommes qui n'est pas moins désespérant que celui de Dieu. C'est l'encerclement, le « *malentendu* ».

Camus les rompra par une révolte positive, solidaire et fraternelle : c'est la Troisième partie du livre de Joseph Hermet intitulée « *L'arche d'alliance* » (pp. 113–83). Quand l'homme aura trouvé, au-delà de sa charité envers Dieu, au-delà de l'autre ennemi qu'est « *l'éternel féminin*,

[...] *précaire, égoïste et capricieux* » (p.135) apparaîtra l'heure de la mesure, cultivant les vertus de relativité et de tension avec l'« *intransigeance exténuante* » (p.158) de l'homme qui, répugnant aux ambitions totalitaires et dénonçant les tyrannies, refuse d'être traité en chose. Il n'y a pas de révolution définitive, mais seulement une suite de révoltes, « *une justice et une liberté relatives qui trouvent, l'une dans l'autre, leur limite* » (p.157). L'homme révolté et solidaire réconcilie travail et culture, se rapproche prudemment de la nature, retourne à Tipasa, non pour nier l'Histoire mais pour l'équilibrer et en maîtriser les dangers et les excès qui nous guettent dans un univers de procès et un climat de chasse aux sorcières.

Camus parle de la « renaissance » de l'homme dont le pain ne serait pas menacé et la liberté ne serait ravie (pp.168,169). Le révolté persévère sur un chemin modeste et moyen, vivifié par la « pensée de midi », même si Gilbert Jonas, artiste peintre, a quelques tracés et si la déchéance de Jean-Baptiste Clamence reste le dernier témoignage. C'est à ce « carrefour » en effet, à ce « *dénouement plutôt pessimiste* » (pp.185,196), que Joseph Hermet abandonne ses lecteurs, puisque Camus quitta prématurément la terre sans avoir le temps de faire plus définitivement le point. L'auteur interrompt sa rencontre avec Camus, renonçant à inventer l'itinéraire qu'aurait choisi Camus s'il avait vécu plus longtemps : « [...] *on se perdrait en conjectures stériles et en supputations hasardeuses ; l'honnêteté, cela va de soi, interdit de se livrer à ce jeu d'hypothèses.* » (p.197). Hermet imagine malgré tout que Camus aurait cherché « *du côté de l'hellénisme plutôt que du christianisme* » (p.183) pour sortir de l'impasse du juge-pénitent.

L'ouvrage se termine sans index par quelques extraits de l'œuvre de Camus (pp.201-14) : leur sélection n'est guère originale mais il est agréable de l'avoir sous la main pour rafraîchir sa mémoire. Par contre, il est triste de constater que la référence la plus récente de la bibliographie des notes, articles et ouvrages consacrés à Camus date de 1978 : c'est faire bien peu de cas de la masse de publications postérieures qui témoigne du regain significatif et innovatif des études camusiennes aux États-Unis comme en Europe. Ce « trou » de douze ans vieillit un travail, par ailleurs très argumenté, qui dépasse les clichés inlassablement répétés et apporte, sur des approches connues de l'œuvre de Camus, des lumières rénovées qui réduisent les lacunes précitées.

Le vieillissement du travail de J. Hermet est aussi compensé par l'actualisation que lui apportent les événements qui ne cessent de se développer depuis 1989 en Europe centrale et orientale dont les États font l'apprentissage du « dur chemin de la liberté » après avoir connu totalitarisme et sectarisme, purges et procès, tous dénoncés très tôt par Camus (pp.5-6 et 145-8).

Trop nombreuses sont les coquilles qui déparent un manuscrit qui méritait une correction plus soignée, pour honorer à la fois la contribution du Centre National des Lettres à l'édition de cet essai, et l'important travail d'analyse et de synthèse de son auteur.

Paul-F. SMETS